Hélène Koehl - Matteo Giunti

Amelia Evans Barry (1744-1835)
ou quand Livourne décidait d'un destin de femme et d'écrivain



Abstract

Amelia Evans è nata a Filadelfia nel 1744, ai tempi in cui la Pennsylvania era ancora una colonia britannica. Suo padre, Lewis Evans, il primo geografo dei futuri Stati Uniti d'America, collabora alle ricerche scientifiche di Benjamin Franklin. Amelia è la figlioccia dei Franklin e la morte precoce dei suoi genitori cementerà ulteriormente questa relazione. Le lettere che Amelia scambierà con Franklin fino alla morte di quest'ultimo nel 1790 sono una primaria fonte di informazioni su di lei. Già da giovane Amelia inizia a viaggiare: a 18 anni lascia definitivamente Filadelfia e va a studiare in Inghilterra. A 22 anni la troviamo a Tunisi, come governante delle figlie del console britannico Traill. È qui che sposa un capitano della marina mercantile irlandese, David Barry, che poi accompagnerà nelle sue peregrinazioni fino a Smirne. Saranno le difficoltà economiche di David Barry che condurranno la coppia a Livorno nel 1778. Dimoreranno a Pisa dove David morirà poco dopo, lasciando una vedova e tanti bambini ancora piccoli. Amelia è minuta ma energica, è colta, appassionata di storia antica. Ama scrivere. Sarà il sostegno della comunità mercantile internazionale di Livorno che renderà la giovane donna una scrittrice. Il suo primo romanzo, una sorta di cronaca dal gusto orientale con numerose reminescenze smirniote, è pubblicato anonimamente a Londra nel 1790. Dopo due secoli di oblio, le ricerche hanno permesso di rendere giustizia all'autore. La lista dei sottoscrittori al romanzo, che comporta un centinaio di residenti livornesi, è una istantanea dell'attività mercantile e delle relazioni sociali e familiari alla fine del XVIII secolo. In seguito Amelia lascerà Livorno alla volta dell'Inghilterra dove morirà in tarda età nel 1835, mentre una delle sue figlie si stabilirà nella nostra città divenendo la signora Schintz. Questo percorso di donna permette di farsi un'idea del clima di effervescenza e cosmopolitismo che regnava a Livorno ai tempi del Porto Franco.

L'Anglaise, dont la menue silhouette hanta jadis le paysage toscan, était native de Philadelphie, comme le révérend Thomas Hall.[1] Lorsque Amelia

Evans débarqua à Livourne en 1779, elle était mariée et avait cinq enfants. Le couple Barry venait de connaître un sévère revers de fortune à Tunis. En 1790, Amelia Barry, veuve depuis plusieurs années, rejoignait Londres pour la publication d'un roman dont la liste des souscripteurs offrait un intéressant panorama de la société négociante internationale installée dans le port toscan. Sa fille Anna Africana fit souche à Livourne où elle épousa un négociant suisse du nom de Schintz. La famille anglo-helvétique aimait parler l'italien et habitait le second étage d'un immeuble de rapport qu'elle avait acquis dans le quartier de la Venezia, à côté de celui des Guebhard. Dans l'histoire de Livourne, le nom des Schintz est associé à celui des Kotzian. En 2002, Ugo Canessa brossait l'histoire de quelques antiques firmes locales pour la *Rivista del Comune di Livorno*. On y lisait que Rodolfo Schintz, petit-fils d'Agostino Kotzian, avait repris la direction de la firme familiale par acte notarié du 29 décembre 1882. Antoine Henri Rodolphe Schintz (1853-1894) était un arrière-petit-fils d'Amelia.[2] Le chemin menant des rives de la Delaware à la Via del Pallone avait été long, aventureux, semé d'embûches.

Amelia Evans Barry a entretenu un abondant courrier. De nombreuses lettres de sa main, essentiellement celles adressées à Benjamin Franklin, sont conservées par l'*American Philosophical Society* de Philadelphie.[3] Elles constituent la principale source d'informations la concernant. Malheureusement, la source se tarit en 1790 avec le décès de celui qu'elle appelait affectueusement son *paternal friend*. La Toscane prend alors le relais de la Pennsylvanie à travers l'événement que représenta, en cette même année 1790, la publication d'un roman présenté comme un journal intime, empruntant à la fois à la fiction historique et aux notes de voyage, première pièce d'une œuvre littéraire qui demanderait à être reconstituée. Robert R. Réa conte les déboires de la jeune femme jusqu'en 1790 et ignore qu'elle devint écrivain.[4] John Ingamells connaît l'auteur du roman, mais ignore son origine pennsylvanienne.[5] Les pièces du puzzle attendaient d'être assemblées depuis deux siècles.[6] C'est chose faite aujourd'hui grâce aux informations complémentaires laissées par son petit-fils Henri Rodolphe Schintz (1803-1856)[7] et à un dépouillement systématique des archives de la *British Chaplaincy*.[8]

1 - La fille du géographe

Née à Philadelphie le 28 octobre 1744, Amelia Evans est portée sur les fonts baptismaux par sa marraine Deborah Read, épouse de Benjamin Franklin. Le baptême est célébré le 23 novembre à la Old Christ Church, l'église des pionniers de l'indépendance, où ses parents, Lewis Evans et Martha Hoskins, se sont mariés le 21 janvier précédent. La mère d'Amelia est une amie de Deborah Read Franklin. Le couple Franklin a encouragé le mariage du bouillant Lewis et de la timide Martha. Tous deux sont issus de familles pro-

testantes de stricte obédience, au sein desquelles on lit la Bible, on la commente, on se cultive. Philadelphie et Chester, dans l'estuaire de la Delaware, comptent plusieurs familles quakers influentes du nom de Hoskins, auxquelles il faut rattacher Martha, l'amie de Deborah Read. Lewis Evans est un personnage haut en couleurs. Ses biographes hésitent: génial ou aventurier? Né avant 1700, au pays de Galles, Llangwnadl Parish, Caernarfonshire, ce fils de pasteur, descendant par sa mère de l'antique famille des Bulkeley de Beaumaris, est envoyé en apprentissage comme beaucoup de ses congénères issus de la *British Gentry*,[9] sans doute à Londres, chez un graveur, peut-être chez un parent dénommé Evans, coutelier à London Bridge.[10] Son grand-père, Sir Richard Bulkeley, révérend de son état, lui a légué £30 à cet effet.[11] Mais ce passionné de lecture, d'aventure et d'astronomie part à la conquête du monde. Son périple, dont on ne connaît malheureusement pas l'itinéraire,[12] le mène à Philadelphie: le 27 novembre 1736, Lewis Evans achète l'*Arithmétique* d'Edward Cocker dans la boutique de Franklin.[13] Ainsi commence l'histoire d'une longue amitié entre les deux hommes, puis entre les deux familles. Lewis Evans travaille pour l'imprimerie de Franklin dont il partage la passion pour la recherche scientifique. C'est ensemble que les deux hommes découvrent la fonction des pointes en électricité. Mais c'est comme géographe que Lewis Evans est passé à la postérité. En 1743, il explore le territoire indien de l'Onondaga, en compagnie de l'ethnologue Conrad Weiser et du botaniste John Bartram. Après la publication d'une première carte des *Middle British Colonies in America* (New York, New Jersey et Delaware) en 1749, la publication en 1755 d'une seconde carte incluant la Pennsylvanie, le Maryland, la Virginie et une partie de la Nouvelle Angleterre marque l'histoire de la géographie des Etats-Unis, dont il est aujourd'hui considéré comme le fondateur. En 1750, il participe à la création de la bibliothèque de l'Université de Pennsylvanie, à laquelle il offre les œuvres de John Milton et Abraham Cowley. En 1751, il donne des cours de philosophie naturelle à Philadelphie, Newark et New York. Ses *Geographical Essays* (titre abrégé pour *Geographical, Historical, Philosophical and Mechanical Essays Containing an Analysis of a General Map of the Middle British Colonies in America, and the Country of the Confederate Indians, with a General Map of the Middle British Colonies in America*), publiés en 1755 par Benjamin Franklin et David Hall, constituent la première partie d'une œuvre inachevée, récemment encore citée dans un article de Marco Platania publié par la revue électronique *Cromohs*.[14] Mais cette œuvre lui vaut d'être accusé de sentiments anti-britanniques par ses ennemis politiques. Il ne résiste pas physiquement à un bref emprisonnement à New York. Il meurt en juin 1756, laissant sa fille unique à la charge de son frère John qui l'a rejoint à Philadelphie mais qui décède à son tour trois ans plus tard. Amelia, dont la mère est décédée alors qu'elle avait deux ans, est seule. Elle a quinze ans. Elle est menue, énergique, intelligente.

2 - La protégée de Benjamin Franklin

Après la mort de ses parents, Amelia trouve auprès des Franklin une nouvelle famille, une marraine attentive à armer pour la vie la jeune orpheline, qui devra lutter pour se faire une place au soleil malgré le nombre de ses relations et de ses amis. Elle est douée pour l'étude des humanités. Elle pourra prétendre à une place de gouvernante. En 1762, à dix-huit ans, alors qu'elle prend le bateau pour l'Angleterre, elle ne le sait pas, mais elle quitte définitivement Philadelphie.[15] Son départ pour Londres a été facilité par Benjamin Franklin que ses activités politiques attachent à la capitale britannique de 1757 à 1775. Il loge Craven Street, chez Mrs Margaret et Miss Mary Stevenson qui reçoivent régulièrement Amelia pendant ses années londoniennes. Il est possible qu'Amelia fréquente l'école française de Mrs Mistivier, *At Edinburgh Castle*, Drury Lane. Début 1766, alors qu'elle s'apprête à quitter Londres, Amelia charge Mrs Mistivier de remettre à Franklin la plaque originale de la carte géographique réalisée en 1755 par son père. Amelia s'embarque pour Tunis où elle accompagne la famille du nouveau consul britannique, James Traill, auprès des trois plus jeunes filles duquel elle assurera les fonctions de gouvernante. Amelia est prévoyante: elle confie la plaque à Franklin, charge à lui, en cas de difficultés financières et conformément aux dispositions testamentaires de son père, d'ordonner une réimpression dont elle touchera les droits d'auteur. En même temps, elle demande un prêt sur un héritage dont elle est bénéficiaire à Boston, mais dont sa part tarde à lui parvenir. Comme elle l'explique, elle a besoin de s'équiper avant de partir dans une ville où elle ne trouvera rien à se mettre[16] et elle ne peut compter ni sur son tuteur pennsylvanien, négligent, ni sur son oncle gallois dont elle ne peut espérer que *severity.*[17] En ce mois de mars 1766, elle embarque sur l'*Aeolus*, enthousiaste à l'idée de découvrir les restes d'une antiquité qu'elle connaît de façon livresque. Sur le bateau, elle rencontre Sir Thomas Erskine, un ami passionné comme elle d'histoire antique et d'archéologie. La vie s'écoule heureuse à *Sweet Retreat*, la résidence du consul britannique, près des ruines de Carthage. Les Traill reçoivent les capitaines de vaisseau britanniques au mouillage à Tunis. C'est ainsi qu'un capitaine de la marine marchande irlandaise, David Barry, Esq., fait la connaissance d'Amelia. David Barry commerce dans les eaux internationales, entre les îles britanniques, Bordeaux, les ports méditerranéens. Il transporte des cargaisons de céréales, des tonneaux de vin bordelais. C'est un mariage d'amour qui est célébré à Carthage en 1770, avec la bénédiction du couple Traill.

L'année suivante, les jeunes époux sont en Irlande, pays natal de David. C'est là que naît leur premier enfant, une fillette prénommée Amelia, comme sa mère. En 1772, ils résident à Smyrne. Naît un solide garçon: David, comme son père. David Barry Sr a un frère aîné négociant en Inde, que ses affaires mettent en relation avec ses homologues smyrniotes de la *Levant Company*.

Il est sans doute responsable de l'installation temporaire de son cadet dans le port ottoman. Le couple Barry y tisse des amitiés qui perdureront sur plusieurs générations, avec les Barker, les Cortazzi, les De Yongh, les familles des négociants grecs pour lesquels Amelia montre beaucoup de sympathie. Les descendants et collatéraux se retrouveront ultérieurement à Livourne. William Barker (1737-1825) réside depuis 1760 à Smyrne où il a fondé une nombreuse famille et est un membre influent de la *Levant Company*. On ne s'étonnera pas qu'en 1790, un certain Mr B. souscrive pour vingt exemplaires des *Memoirs of Maria, a Persian Slave* d'Amelia Barry: à ce moment, il séjourne à Livourne pour ses affaires avec sa famille; sa large souscription lui permettra de rapporter suffisamment d'exemplaires pour approvisionner les amis de Smyrne et de Chios.

Amelia ne s'est pas contentée de fréquenter les résidents britanniques et grecs pendant son séjour en Asie mineure. La lecture de son livre en convainc: en digne fille de géographe, elle a étudié le terrain; elle connaît trop bien le parcours de ses personnages le long de la Mer Noire pour ne pas l'avoir effectué elle-même. L'intrigue de son livre fait voyager à travers la Mésopotamie, de Ninive à Mossoul, jusqu'en Arménie, le long des côtes d'Asie Mineure et prendre le bateau jusqu'à Livourne, dévoilant son expérience personnelle et ses connaissances livresques. Mais les Barry ne s'éternisent pas à Smyrne. En 1773, ils sont à Londres. Franklin leur rend visite. Dans une lettre datée du 1er septembre 1773, il rend compte de ces retrouvailles à son épouse qui n'a jamais voulu quitter Philadelphie:

> Ta filleule, Amelia Evans – maintenant Barry – est rentrée d'Afrique il y a un certain temps, mais ce n'est que récemment que j'ai eu connaissance de son retour. Je suis peiné d'apprendre qu'elle a eu du mal à me trouver. Elle a épousé le capitaine d'un navire engagé dans le commerce avec la Turquie, elle est d'ailleurs allée en Turquie avec son mari et a eu un fils à Smyrne, un beau garçon solide d'un an, aussi grand que sa sœur de deux ans qui est née en Irlande. Amelia est une grande voyageuse qui connaît quatre continents. Mardi dernier, Mrs Stevenson et moi, nous avons dîné avec elle et son mari dans la petite maison qu'ils habitent à deux miles de la ville. Il m'est apparu intelligent et ils semblent vivre confortablement, la maison est bien meublée, tout est soigné et bien entretenu. Amelia nourrit son géant de fils, et tu sais combien elle est menue.[18]

Le couple Barry ne tient décidément pas en place. En 1774, il rejoint Tunis. Le 22 juillet 1774, Franklin envoie à sa femme la lettre dans laquelle Amelia lui annonçait la naissance de Philotesia Jannetta. La fillette porte le prénom d'une vieille dame amie de Philadelphie, Philotesia Strettell, et celui de Mrs Jannet Traill, l'épouse du consul britannique à Tunis. Franklin est son parrain. Il commente l'événement:

> Son père, comme tu le sais, était géographe. Sa fille est désormais liée au monde

entier. Née en Amérique, elle a eu son premier enfant en Asie, son second en Europe et maintenant son troisième en Afrique.[19]

David a repris la navigation marchande. Amelia et David fréquentent les familles consulaires. Ils se lient d'amitié avec le consul de Danemark Lewis Hammeken, dont l'homologue à Marseille, un dénommé Ployart, travaille en association avec son beau-frère suisse Sollicoffre, tous négociants protestants. David a d'autres relations à Marseille, qui se nomment Fabré, Wilkie, Paraut, ainsi qu'à Bordeaux, une ville qu'il connaît bien. Il est l'ami du gendre du Bey de Tunis, Mustapha Kodja.[20] Début 1777, Amelia et David forment le projet de confier leur petite Amelia à un couvent du sud de la France, parce que son éducation ne peut pas être assurée à Tunis. Amelia l'accompagnerait pendant l'été et en profiterait pour revoir Franklin, désormais ambassadeur des Etats-Unis en France. David est d'accord. Cependant, ces projets sont contrariés. La paix signée entre la Russie et la Sublime Porte a un effet désastreux sur le trafic méditerranéen et les affaires menées par David qui, en 1778, se résout à vendre son bateau et à abandonner la navigation.[21] Il s'associe avec un négociant marseillais du nom de Blanc. Amelia et lui espèrent vivre des commissions du commerce des céréales. Mais à cause de deux années consécutives de sécheresse, les récoltes sont mauvaises. Dans sa lettre du 5 juin 1778 à Franklin, Amelia reconnaît que leur retour à Tunis a été un échec, que les espérances de prospérité qu'elle partageait avec son mari étaient vaines. Mais cette énergique jeune femme ne baisse pas les bras. Franklin est sollicité : le temps est venu de rééditer les œuvres de son père pour renflouer les finances du jeune couple. Hélas, l'entreprise ne portera pas les fruits escomptés: les tractations seront lentes, les cartes seront piratées. Pourquoi Thomas Pownall, l'ancien gouverneur de Pennsylvanie, chargé de l'affaire, culpabiliserait-il? Certes, il s'apitoie sur le sort de cette pauvre femme. Mais elle a un heureux tempérament. Elle s'en sortira, concluait-il.[22] Amelia espère que Franklin obtiendra un poste de consul pour son mari, si possible à Bordeaux. La réponse tarde à venir, mais elle est favorable.[23] Lorsqu'elle parvient à Amelia, la famille Barry a quitté Tunis pour Livourne. Anna Africana, née en 1778 à Tunis, a juste un an. La petite Henrietta, trois ans, décède début juillet 1779, peu après l'arrivée de la famille.

Les Barry ont été accueillis à Livourne par les amis Gentil et Orr, associés en affaires, qui ont acheminé leur courrier durant leurs années tunisiennes. Un bref examen des intrications entre ces familles est instructif. L'un des partenaires, William Orr, est anglais. Il décédera en 1786. Ses successeurs s'associeront aux De Yongh qu'on retrouvera vingt ans plus tard administrant les biens d'Anna Africana. En 1818, Adrian William De Yongh Jr, consul de Hollande à Livourne, sera le parrain du plus jeune fils d'Anna Africana et Jean Rodolphe Schintz. Maum(m)ary dit Gentil, l'associé de William Orr, est originaire de Neuchâtel. Carolina Gentil épousera Domenico Castelli,

d'une famille génoise installée de longue date à Chios où il vient de naître en cette année 1779. Arcangiola Castelli, quant à elle, épousera Giuseppe Tausch, Consul général d'Autriche à Livourne. En 1836, leur fils Giovanni, vice-consul auprès de son père, prendra pour femme, Amelia Schintz, la petite-fille d'Amelia. Perdurent ainsi, sous la forme de relations d'affaires et d'alliances matrimoniales livournaises, des liens qui ont tous un passé smyrniote. Affaires et familles sont indissociables dans la société négociante internationale de Livourne.

Les Barry n'iront pas à Bordeaux. David tombe malade. Pour sa santé, Amelia, enceinte de Carolina, déménage à Pise, Piazza San Nicola. Mais rien n'y fait. David meurt le 15 octobre 1781. Il est enterré au cimetière anglais de Livourne, près d'Henrietta. Après la mort de David, la situation économique de la famille est très difficile, même si Amelia et ses cinq enfants ne sont pas oubliés par le beau-frère des Indes, qui charge un certain Mr Mallack qui se rend à Pise, de porter une aide substantielle à la famille de son cadet décédé. En cette année 1784, Mr Mallack part à Londres en passant par Paris. Amelia recommande à son ami Franklin cet homme de bien qui l'informera de la situation en Inde.[24] Au mois d'août, Philotesia Jannetta, la filleule de Franklin, décède à son tour. Elle avait dix ans. Dans une lettre aujourd'hui perdue, le parrain témoignait son affection à la mère éplorée et annonçait sa visite. Ainsi Franklin serait venu à Livourne et aurait séjourné à Pise chez celle qu'il considérait comme sa fille, si le projet n'avait dû être abandonné parce que le gouvernement américain lui refusait une retraite bien méritée. Ce 10 décembre 1784, Amelia, à sa table, écrit à Franklin. La plume court, facile, le cœur s'épanche:

> In me you should find a faint resemblance of your Sally.[25] With what delight should I attend you! I would read to you, and when you would allow me to talk, what scenes could I not recall to your memory of persons dear to you and me! In the hours of langor, I would endeavour to raise your spirits, and if ill health should invade your pillow, your Amelia should administer every draught, and watch with tender sollicitude, returning health.

Elle lui vante le délicieux climat de Pise où elle habite, écrit-elle, *a sweet little box* au bord de l'Arno, dont le loyer, de huit guinées l'an, lui est supportable grâce à la solidarité de son beau-frère et du cercle des négociants:

> I have had great and generous assistance from a brother of my dear Mr Barry, as likewise from many other friends; and by observing a strict economy, and aiming at a cherful temper and a contented frame of mind, I am perhaps less unhappy than many persons more favored with the smiles of fortune.[26]

Son seul souci est alors d'assurer une éducation solide à ses enfants, comme elle l'écrivait déjà le 31 décembre 1779, citant à l'occasion la septième lettre de Platon à Dion:

I will not, if possible to avoid it, leave my little Flowers without culture, should I search Heaven & Earth for the means; as every evil is to be expected, when Ignorance is suffered to take root.

On ne s'étonnera pas de retrouver celle qui stigmatise ainsi l'ignorance mère de tous les vices, professant un Dieu de l'intelligence dans le roman qu'elle écrira quelques années plus tard:

Respect yourself, and pay due reverence to the God who has bestowed on you the powers of perception and action, who has enlightened your mind with reason (…) View your Creator in the immensity, as well as minutiae of his works ; and offer him that pure intellectual worship, that a rational being ought to pay, and a perfect Being can receive.[27]

Très attachée à son protestantisme cérébral, Amelia n'est pas très éloignée des positions déistes de Franklin, qui fut un fervent franc-maçon et à qui elle porte une affection filiale. Il la lui rend bien. Dans sa lettre du 31 décembre 1779, elle lui demande son dernier ouvrage dédicacé *to his dear child*. Il apprécie son intelligence, son imagination fertile, sa passion pour l'antiquité grecque et latine, sa sensibilité, sa ténacité. Il ne dédaigne pas de discuter politique avec elle, comme il le faisait jadis avec son père, le complice de ses premières découvertes, trop tôt décédé. Dans une lettre qu'elle lui écrit de Tunis le 3 juillet 1777, un incident ayant récemment opposé Franklin à Lord Howe l'amène à évoquer la conversation qu'elle avait eue avec lui *after the cruel treatment you received from Wedderburn, & c.*, écrit-elle.[28] Quand il songe à rentrer aux Etats-Unis en 1780, elle le met en garde: *An injurer seldom forgives*.[29] Cette femme menue qui s'intéresse à la politique est moderne. Si les réponses sont perdues, les nombreuses lettres d'Amelia à Franklin permettent ainsi de suivre son parcours jusqu'à la mort de ce dernier. Dans son article consacré aux péripéties entourant la réédition londonienne des œuvres de son père, Robert R. Rea voyait avec une pointe de nostalgie l'histoire d'une femme attachante, qui avait mobilisé "Philadelphie la coloniale, Londres la métropole, Tunis l'exotique, Paris et ses intrigues", se perdre "dans les ombres d'une villa baignée par le soleil toscan".[30] Mais l'histoire avait une suite.

3 - Les amitiés toscanes d'une femme écrivain

Le 9 février 1789, Amelia est à Livourne. Elle répond à Franklin, dont la dernière lettre du 14 octobre 1787 a mis plus d'un an à lui parvenir: *so extraordinary a delay*, s'exclame-t-elle. Heureusement, elle a reçu des nouvelles par l'intermédiaire d'un *Mr Seton of Philadelphia*: il s'agit bien sûr de William Magee Seton (1768-1803), qui n'est pas de Philadelphie mais de New York. L'homme d'affaires vient à Livourne chez ses associés Antonio et Filippo Filicchi. Ce dernier fait fonction de Consul des Etats-Unis. William Seton

reviendra à Livourne en 1803 avec sa femme et sa fille aînée pour soigner sa tuberculose au soleil toscan, mais n'en aura pas le loisir: la quarantaine lui sera fatale, il mourra dès son arrivée. Elizabeth Ann Bayley Seton (1774-1821), sa veuve, se convertira au catholicisme sous l'influence des Filicchi et sera la première citoyenne des Etats-Unis à être canonisée par le Vatican.

Dans sa lettre, Amelia donne des nouvelles de ses quatre enfants survivants.[31] A son grand désespoir, son aînée, Amelia Jr, influencée par une domestique qui avait toute sa confiance, s'est justement convertie au catholicisme.[32] Elle entrera au couvent à Sienne où elle mourra en odeur de sainteté.[33] Le garçonnet d'un an qu'admirait Benjamin Franklin en 1773 est apprenti à Dublin chez un marchand de vins, sans doute le correspondant de quelque négociant bordelais ami de feu son père. Amelia se voue désormais à l'éducation de ses deux benjamines. Anna Africana (1778-1820) a onze ans, elle maîtrise parfaitement l'anglais et l'italien, fait de grands progrès en français et montre des dispositions pour la musique et le dessin. Amelia espère que Carolina (1781-1834), qui va sur ses huit ans, suivra les traces de son aînée. Elle souhaite, une fois l'éducation de ses filles assurée, se retirer dans un vallon des Apennins pour se consacrer à la méditation et à la philosophie, écrit-elle. Mais elle ne le fera pas. Amelia n'évoque aucun projet littéraire. Il est pourtant évident qu'elle écrit depuis longtemps, en prose et en vers. Si en février 1789, elle avait déjà su qu'elle serait publiée l'année suivante, elle en aurait certainement laissé entendre un mot à son cher *paternal friend*. Or il n'en est rien. Il faut en conclure que les événements se sont précipités au cours de l'année 1789. De fait, c'est un ancien projet avorté quelques années auparavant qui aboutit grâce à l'entregent de la Baronne St George, née Elizabeth Dominick, qui passe l'hiver à Pise comme la cour grand-ducale, et au soutien de 227 souscripteurs qui réservent 270 copies de l'ouvrage à paraître. L'ouvrage est publié à Londres par Robinson en 1790.[34] Son auteur, dont le nom est tu, prétend être l'éditrice des mémoires d'une certaine Maria. Le genre est conforme au goût anglo-saxon: l'héroïne tient son journal intime. C'est Nicholas Brooke, un marchand anglais de Livourne épris de science, qui dévoile l'identité de l'auteur dans une note de bas de page à l'édition de lettres de sa main envoyées d'Italie à un ami suisse, qu'il fait publier en 1798. La note apprend que la dame qui avait eu l'amabilité d'occuper sa maison de Livourne au printemps 1794, pendant qu'il assistait à Naples, depuis la résidence du consul britannique, à l'éruption du Vésuve, était *Mrs Barry, authoress of Maria, a Persian Slave*.[35] John Ingamells, dans son dictionnaire des voyageurs britanniques et irlandais en Italie au 18ème siècle, amplifie une information qui semble ne pas avoir dépassé auparavant la barrière de la note de bas de page: leur qualité de *subscriber to Mrs Barry's Maria, a Persian Slave* est la seule information dont il dispose sur nombre des voyageurs qu'il recense.[36] Pourtant, l'anonymat est souvent un secret de Polichinelle et bien des œuvres anonymes contemporaines du roman d'Amelia ont été restituées depuis longtemps à leur auteur

légitime.[37] Pour ce qui est du lien de l'auteur à Philadelphie, John Ingamells l'ignore; il interroge même la question de savoir si sa *Mrs Barry* était allée en Italie avant le printemps 1794.[38] Robert R. Réa, lui non plus, ne savait pas relier la filleule des Franklin et l'auteur de roman. S'il l'avait su, qu'aurait-il dit de la centaine de souscripteurs de la seule Livourne, lui qui, dans son article, se montrait si admiratif de la solidarité témoignée envers Amelia par les négociants anglo-américains installés en Toscane? Puisque les pièces du puzzle sont assemblées, il est possible de transposer aux amis de Livourne, ce témoignage de reconnaissance tiré du premier roman d'Amelia:

> Forgive me, Sir, if I have not words to express the feelings of my heart (…) We are all apt to arrogate virtues from accidental circumstances, from locality, birth, riches, & c. and hence that spirit of philanthropy which ought to direct us in our view of mankind, is totally lost, and we see nothing amiable, nothing liberal out of the limited circle in which we move. Were we thus regarded by the Creator, we should not be permitted long to enjoy our boasted superiority.[39]

Les accents universalistes de cette déclaration, dans un roman retraçant les tribulations d'une jeune Arménienne réduite en esclavage par des marchands kurdes, écrit par une native de colonies britanniques d'Amérique s'enrichissant du commerce triangulaire, laissent augurer de la militance abolitionniste d'une œuvre littéraire ultérieure, attestée par le testament de son auteur,[40] mais aujourd'hui perdue. Ce premier roman permet en outre à Amelia une dénonciation de l'oppression ottomane sur les Grecs, qui anticipe la mobilisation, quelques décennies plus tard, de la société négociante livournaise autour d'Angelica Palli Bartolommei et des réfugiés grecs, elle-même responsable de l'engagement d'un Lord Byron pour 'la cause'. Amelia met en scène un jeune Grec qui se rend à Livourne à la poursuite d'un escroc qui a fait main basse sur les quelques biens restant à son beau-père spolié par les Turcs; l'escroc vit impunément dans la cité portuaire, protégé par les *Livornine*, jusqu'au jour où, oubliant sa sécurité, il part visiter Pise. C'est alors qu'il se fait arrêter.[41]

L'ouvrage fut accueilli favorablement par la critique londonienne. En mars 1791, le chroniqueur de la *Critical Review* reconnaissait avoir particulièrement apprécié le second volume de l'oeuvre.[42] Par delà l'éclairage que fournit le roman lui-même sur la personnalité de son auteur, l'examen de la liste des souscripteurs, essentiellement répartis entre les îles britanniques et la péninsule italienne, est instructif. Elle offre, à côté d'une jolie brochette d'aristocrates anglais résidant à Florence qu'Amelia pouvait côtoyer durant l'hiver pisan de la cour grand-ducale, un intéressant panorama de la notabilité marchande de Livourne et de ses réseaux d'associés commerciaux recrutés dans les parentèles. Livourne, avec sa centaine de noms, fournit près de la moitié de l'ensemble des souscripteurs, parmi lesquels Thomas Hall, le révérend anglican, Gio. Paolo Schultesius, pasteur pour la *Nazione olandese-alemanna*, Joseph Elias Montefiore, figure éminente du judaïsme local.

Les négociants occupant un poste consulaire à Livourne y sont bien représentés: William De Yongh, Consul de Hollande, Giovacchino Grabien, Consul de Suède et de Norvège, Gio Ottavio Nolte, Consul de Hambourg, Gio Cristofano Ulrich, Consul de Danemark, John Udny, Consul de Grande-Bretagne. Les quatre premiers sont membres de la *Nazione olandese-alemanna*, comme le sont aussi Benedetto Giacomo Mayer, Bavarois, père du pédagogue Enrico Mayer, ou les Suisses Charles Pfister et David Traxler. Ce dernier a un associé, Jean Rodolphe Schintz, qui, quelques années plus tard, s'installera à Livourne et épousera Anna Africana.

Divers réseaux familiaux peuvent être reconstitués en partant des souscripteurs livournais. La famille Cobley offre six souscripteurs: Mrs Elizabeth Cobley Partridge, fille aînée de feu le révérend de Dodbrook, Devon, mariée à un opulent marchand anglais de Livourne, son frère Thomas Cobley, futur général de l'armée russe, ses sœurs, Mrs Harriett Cobley Mordwinoff et Miss Cobley, et ses beaux frères, James de Havilland et Robert Haydon, éditeur à Plymouth. John Darby et son épouse, née Mary Blackett, souscrivent tous deux; ce sont des proches des Partridge et des Barry; John est le frère cadet de Mary Darby Robinson, favorite du Prince de Galles; son beau-frère John Blackett, aussi souscripteur, est un ami du Comte Nicholas Mordwinoff, l'époux d'Harriett Cobley; tous deux sont officiers de marine russe. Les Pasteur sont des amis des Partridge, descendants de protestants français réfugiés à Genève, alors installés à Gênes et à Livourne. Avec les Ulrich, Heath, André, De La Rüe, Duseigneur, Maystre, Bansa, Desmaretz, Sapte, Koster, Panton, Lutyens, leur parentèle donne dix-huit noms de souscripteurs.

Le gotha de la *Nazione inglese* à Livourne est présent sur la liste: Mrs Ann Smollett, veuve de l'écrivain Tobias Smollett, son amie Mrs Renner née Curry, le mari de celle-ci, George Renner, un riche banquier allemand qui a intégré la *British Factory*, comme nombre de huguenots chassés de France par la révocation de l'Edit de Nantes (1685); Robert Polhill, chirurgien auprès de la *British Factory*; Robert Porter, apparenté à William Barker, ce négociant à Smyrne, né à Bakewell Hall, la propriété voisine du manoir des Lamb Vicomtes Melbourne dans le Derbyshire, qui a souscrit pour vingt exemplaires; les Barnet, qui ont souscrit pour quatre exemplaires, sont aussi de ses proches; Miss Mary Ann Perryman et sa sœur Catherine Elizabeth, veuve de Roberto Otto Franck, grande figure du négoce à Livourne, originaire de Hambourg et apparenté aux Nolte; les frères Bird qui ont repris l'affaire de William Orr et y ont accueilli un jeune apprenti écossais du nom d'Isaac Grant, qui fera une carrière remarquée.

La diversité de cet aperçu non exhaustif suffirait à accorder à la cité toscane le statut de laboratoire de l'Europe moderne. Amelia noue de solides amitiés pendant sa période toscane: les demoiselles Pinfold qui figurent sur son testament sont des parentes des sœurs Perryman; près d'un demi-siècle plus tard, Peter Earle et Mary Tate, les exécuteurs testamentaires d'Amelia, sont les enfants de deux souscripteurs livournais, Mrs Earle et George Tate.

4 - Bonheurs et drames à Livourne

Après la mort de David Barry, Franklin s'était efforcé de convaincre Amelia de rentrer en Angleterre. Sa situation financière l'en avait empêchée. En avril 1790, Franklin décède et c'est curieusement quelques mois plus tard, grâce aux subsides procurés par les souscriptions à son livre, qu'elle peut enfin embarquer pour Londres, où paraissent ses *Memoirs of Maria, a Persian Slave*. Elle part, accompagnée de sa benjamine, Carolina. Son amie Elizabeth Cobley, épouse sans enfant du négociant anglais James Partridge, garde près d'elle Anna Africana, dont elle fera sa demoiselle de compagnie. Jolie blonde aux cheveux bouclés, adolescente déjà accomplie, celle-ci doit moins son prénom étrange à sa naissance en terre d'Afrique, le 10 avril 1778, qu'à l'admiration de sa mère pour Scipion l'Africain, qui, affronté à l'ingratitude de ses concitoyens après avoir délivré Rome de la menace punique, avait su se retirer dans sa ferme du Liternum.[43] Que son abnégation serve d'exemple à sa fille!

A la recherche d'un successeur pour sa florissante maison de commerce, James Partridge, *one of the principal merchants of Leghorn, universally esteemed for his knowledge and virtue (…) who has long been a warm and sincere friend to me and my little family*, comme le décrivait Amelia à Franklin en 1784,[44] prend apprenti sur apprenti. Il accueille les jeunes Suisses désargentés que lui envoie Hans Caspar Lavater. Ce pasteur zurichois est l'inventeur de la physiognomonie, méthode d'analyse psychologique fondée sur l'examen des traits du visage. L'Anglais fait entière confiance au jugement du maître. Les deux hommes échangent lettres et colis acheminés par Jean Rodolphe Schintz (1763-1852).[45] Ils profitent des voyages de cet aristocrate zurichois parent de Lavater, associé à David Traxler, son ami installé à Livourne, un ancien de la maison Partridge. En 1796, l'occupation du port par les troupes françaises entraîne la fuite momentanée des résidents anglais. Jean Rodolphe Schintz assure l'intérim pour la maison Partridge. L'affaire est concluante. Il reste comme associé. Ce célibataire trentenaire tombe bien sûr amoureux de la jolie blonde qui va sur ses vingt ans. Elle est désargentée. Qu'à cela ne tienne. L'amour n'a pas de frontière. C'est alors qu'Anna Africana, qui dépouille le courrier pour Elizabeth Partridge, découvre par hasard qu'elle est recherchée pour un héritage. Son oncle des Indes est décédé alors qu'il rentrait en Europe. Il lui lègue sa fortune. Le 16 avril 1799, Cendrillon est devenue une riche héritière quand elle épouse son prince charmant sous le regard attendri des couples Partridge et Hall. Anna Africana place une partie de son héritage à Londres. La gestion en est confiée au financier Robert Smith.[46] Grâce aux dividendes, elle tire définitivement du besoin Amelia, l'*amatissima madre* qui vit désormais en Angleterre, et Carolina, la *diletta sorella* de santé fragile. L'autre partie est placée à Livourne et confiée à la banque De Yongh. Quand le Rivellino San Marco est ouvert à la construction au début du 19ème siècle, l'héritière se porte acquéreur du numéro 499, un immeuble de rap-

port, aujourd'hui 1-2 Via del Pallone, puis de la loge n°7 du théâtre Carlo Lodovico qu'on construit en face de son immeuble.[47] La famille Schintz habite le second étage et loue magasins et appartements à divers négociants de la place. En sa qualité d'aîné, Henri Schintz assure la gestion du patrimoine familial après 1835. En notant les comptes annuels de l'immeuble dans son carnet, il permet de suivre le mouvement des locataires, l'évolution des loyers, les travaux de maintenance et les noms des artisans jusqu'en 1846, date à laquelle sa sœur Amelia, épouse Tausch, en devient propriétaire à part entière. En 1840, le rez-de-chaussée et le premier étage, dévolus au commerce, sont loués aux Tossizza, De Yongh et Fehr, les appartements du troisième étage sont habités par les familles consulaires suisses Fehr-Touchon et Fehr-Walser. Le revenu annuel est d'environ £9000. Pour comparaison, la valeur de l'immeuble avait été estimée à £143750, soit cf.27000, en 1821.[48] En 1874, Amelia Schintz veuve Tausch, âgée de 68 ans, doit vendre par expropriation à la suite d'un emprunt avec inscription hypothécaire contracté auprès du couple Corcos. Celui-ci fait une belle affaire immobilière au détriment de la vieille dame, en acquérant pour £35100 un bien dont le revenu imposable est alors évalué à £6026.29.[49] Ainsi partait, bradé, le sage investissement d'une jeune femme prévoyante au début du siècle.

Henri Schintz est le premier petit-fils d'Amelia Evans Barry. Il naît à Livourne le 22 décembre 1803. Elle en est la marraine. Retenue en Angleterre, elle est représentée au baptême par Mary Ann Kleiber, l'épouse du révérend Hall.[50] L'enfant est prometteur. Il fait la joie du vieux couple Partridge dont il est le *favourite*.[51] Le couple Schintz est bien introduit dans la société livournaise. Jean Rodolphe Schintz, inscrit comme membre de la *Nazione olandese-alemanna* en 1801, est élu député à la Chambre de Commerce nouvellement créée.[52] Le 1er janvier 1811, James Partridge le désigne pour son successeur et se retire dans sa villa de l'Ardenza, au milieu de ses collections et des fleurs de son épouse, à proximité de son cimetière d'animaux. Lavater ne lui a-t-il pas appris que les animaux avaient une âme?[53] Mais l'économie du port de Livourne entre dans une période de marasme. L'occupant français qui interdit tout commerce avec l'Angleterre et la guerre maritime qui fait rage entre l'Angleterre et les Etats-Unis mettent en difficulté l'Américain Charles Furlong Degen. Pour sauver la mise, il s'associe à Georges Guebhard, le voisin des Schintz, propriétaire du lot 498 au Rivellino San Marco.[54] Jean Rodolphe s'engage à la rescousse; pour ses amis, il risque et perd de grosses sommes d'argent. James Partridge l'apprend. C'est le drame. Il a laissé aux mains de ses successeurs une fortune dont il escomptait les dividendes. Pour la première fois, il ne maîtrise plus la situation. Il se voit déjà dépouillé de sa précieuse bibliothèque. Il sombre dans la paranoïa. Le 11 mai 1813, il se suicide dans son bureau. Un mot griffonné accuse son successeur, *froid manipulateur, scélérat ingrat*, et sa jeune épouse, *encore plus ingrate que lui*. L'accusation, relayée par les minutes de la police française,[55] est amplifiée

dans les *Curiosità Livornesi* de Francesco Pera, dont plusieurs pages sont consacrées au destin tragique de James Partridge. Tout occupé à son panégyrique du négociant anglais, le chroniqueur a diabolisé les époux Schintz, dont les noms sont occultés, est-il précisé, par respect pour des descendants qui n'ont pas hérité des tares de leurs parents.[56] Mais c'est déjà trop dire et les protagonistes du drame sont facilement identifiables.

Ce portrait à charge doit être nuancé. L'inventaire des inscriptions de l'immeuble de la Via del Pallone au moment de la vente à Amelia Schintz Tausch en 1846 apprend en effet que les époux Schintz l'avaient alors hypothéqué en faveur d'Augusto Maria Carrega, afin d'assurer la propriété que Partridge, Schintz & Cie possédaient à Nugola.[57] A propos de Degen maintenant: il avait fui à Genève; il est de retour, une fois la paix retrouvée; le 26 janvier 1814, sa fille Elvira est baptisée par le révérend Hall; il témoigne sa reconnaissance à ses amis, en choisissant Anna Africana Schintz et Georges Guebhard pour *sponsors*. Les déboires financiers de la maison Schintz ont été exagérés: Gio R. Schintz figure parmi les principaux négociants de la place sur les almanachs livournais des années 1816 et 1818.[58] Son déshonneur est très relatif: le 9 août 1822, il est cosignataire de la nouvelle constitution de la *Congregazione protestante olandese-alemanna*.[59] Elizabeth Partridge continue de garnir le cabinet littéraire de feu son mari. Enfin, conformément aux dispositions testamentaires de ce dernier,[60] le petit Henri a bien hérité de la Fontanella, une petite propriété à Crespina qui est le cadre d'un nouveau drame, le 9 septembre 1820: au cours d'une promenade sur les collines avoisinantes en compagnie de son mari, Anna Africana s'effondre, victime d'un accident vasculaire cérébral. Domenico Bardi, médecin à Fauglia dépêché sur place, ne peut que constater son décès.[61] Elle laisse un mari inconsolable et quatre enfants. Le plus jeune a deux ans. De son vivant, sa fortune faisait des envieux. Après son décès, elle fait encore fantasmer, réduisant à néant des amitiés de deux générations nées à Smyrne. En 1845, les De Yongh refusaient encore de débloquer £f.96200. L'avocat Sansoni était appelé à la rescousse. Adelaïde Cortazzi Palmieri, que Carolina, la benjamine d'Amelia décédée à Livourne en 1834, a désignée pour son héritière, réclame sa part. Les tractations entre les héritiers Schintz et la Signora Palmieri dureront plus de dix ans.[62]

5 - D'une faillite à l'autre

Quand Carolina décède à Livourne, Amelia a quatre-vingt-dix ans. Elle vit à Hythe, petit port faisant face à Southampton. On l'imagine toute parcheminée, buvant son thé dans sa tasse terre de sienne à filet or. Désormais, elle n'a plus que son fils David, resté célibataire, et ses petits enfants Schintz. Le 4 novembre 1834, elle formule une ultime version de son testament. Elle n'a

rien perdu de ses facultés intellectuelles, ni la volonté, ni la rectitude, ni le style. Elle lègue ses *print books and pamphlets* à son unique petite-fille, Amelia; à sa chère amie Mary Tate, sa voisine de Langdown, ses deux perroquets, son encrier en albâtre, compagnon de ses jours d'écriture, souvenir de cette Toscane tant aimée, mais aussi tous ses manuscrits, avec l'interdiction formelle de les publier. Que sont-ils devenus? Attendent-ils quelque improbable curieux dans les réserves d'une bibliothèque? Le testament laisse entendre que l'œuvre publiée d'Amelia ne se limitait pas à son premier roman. Elle reste à reconstituer. Bien des zones d'ombre demeurent encore. En 1794, Amelia était de retour en Toscane. Mrs Barry logeait dans la maison des Brooke. Mais ensuite ? Quarante années séparent ce séjour de son décès. Sous quel prête-nom, dans quelle gazette, militait-elle pour les causes qui lui étaient chères, l'abolition de l'esclavage, la promotion de l'éducation? Enseignait-elle les humanités dans quelque pensionnat de jeunes filles, tenu par ses amies les demoiselles Pinfold? Elle venait probablement à Livourne où grandissaient ses petits enfants Schintz. Elle les a reçus en Angleterre à l'occasion de leur formation. Amelia décède début mai 1835. Elle a demandé que sa dépouille repose dans le cimetière attenant à la chapelle de Hythe, sous une simple dalle, comme celles qui recouvrent les corps de ses parents et de ses amis Franklin à Philadelphie, de son mari et de ses enfants au cimetière anglais de Livourne. Cette femme indomptable, qui a vécu près d'un siècle, a eu le temps de transmettre à ses petits enfants le courage d'être, la dignité dans l'épreuve, une foi indéfectible. Son petit-fils Charles Eugène (1811-1895), médecin 7 Via dell'Angiolo, devient président de la *Congregazione protestante olandese-alemanna*. Sa fille Eugénie (1850-1838) assure la pérennité de la descendance d'Amelia au-delà du 19ème siècle. En 1868, elle épouse à Livourne Edouard Müller (1843-1907), héritier d'une solide maison de commerce suisse que le krach de la Banque de Livourne anéantit pourtant en 1890. Ainsi l'histoire bégayait: Amelia était arrivée à Livourne en 1779 à cause d'une faillite, son arrière-petite-fille quittait Livourne en 1895 à cause d'une faillite. Toute la fortune familiale dont elle avait hérité fut nécessaire pour éponger les dettes. Eugénie, en digne arrière-petite-fille d'Amelia, avait un heureux tempérament. Elle s'en sortira, aurait conclu le Gouverneur Thomas Pownall. Les époux Müller partirent pour Paris. Ainsi finissait un épisode oublié de l'histoire livournaise. Mais on revit souvent près des Bagni Pancaldi, Alfredo Müller (1869-1939), l'aîné de leurs enfants, chef de file des *Postmacchiaioli*,[63] peignant ces ciels toscans qu'il aimait tant. Comme les aimait jadis l'aïeule Amelia, la menue jeune femme dont Benjamin Franklin s'amusait qu'elle connût quatre continents.

Strasbourg et Roma,[64] mars 2007

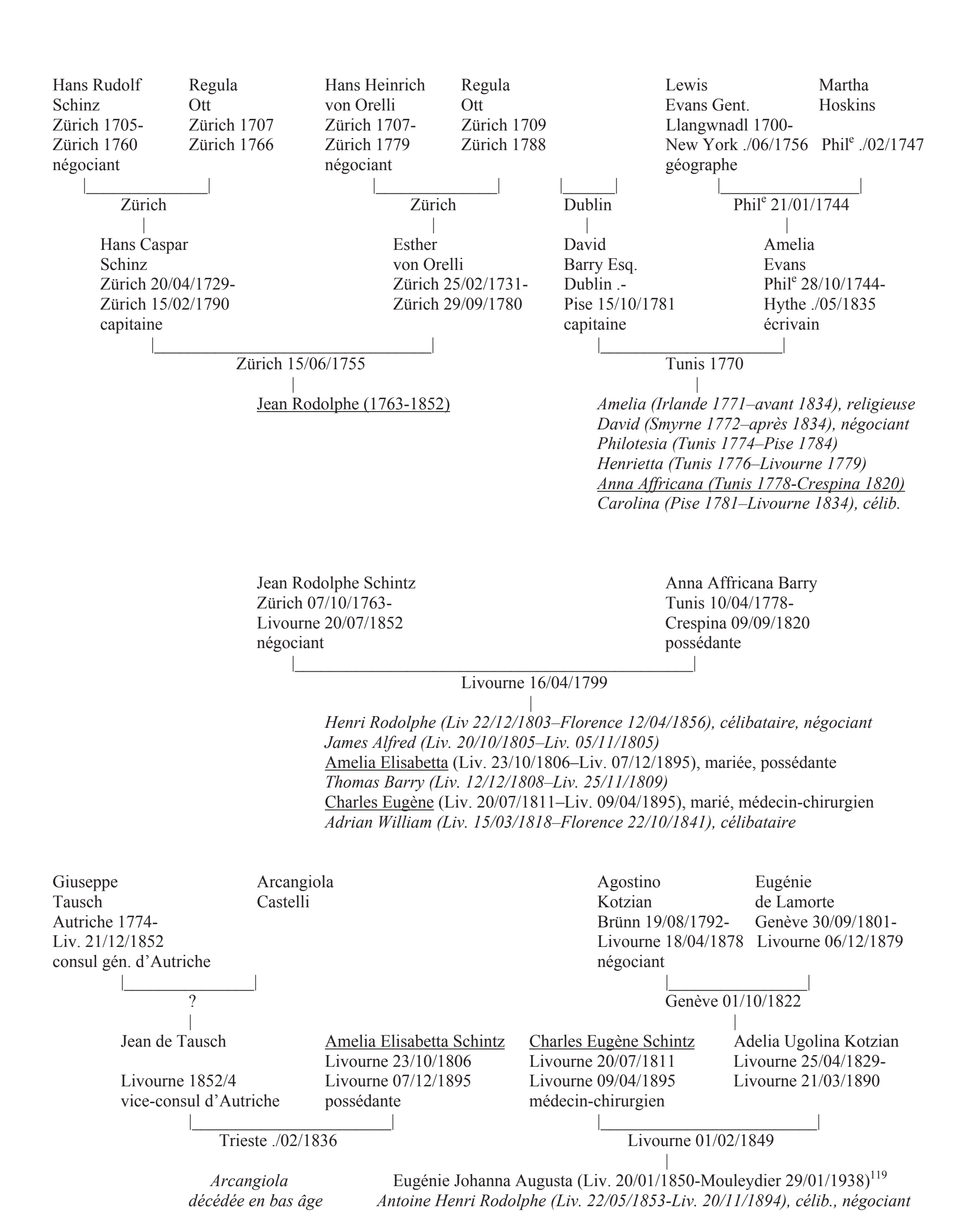
Annexe 1

Extrait de la liste des souscripteurs aux *Memoirs of Maria, a Persian Slave*, 1790; les souscripteurs résidant à Livourne et à Pise.

A.
The Hon. Richard Annesley,[65] Leghorn
Mr. Francis Antoni, ditto
Mr. James Antoni, ditto
Mr. Simon Allard, ditto
B.
Mr. Bernhard Bawr,[66] Leghorn
Mr. Barnet,[67] ditto
Mrs. Barnet, ditto – 3 copies
Mr. Betts, Leghorn
Mr. William Broderick, ditto
Mrs Brooke,[68] ditto
Mr. Brooke, ditto
Mr. Luke Brenan, ditto
Mr. Thomas Buckholm, ditto
Mrs. Burges, ditto
Mr. Blackall, ditto
Captain John Blackett,[69] ditto
Mr. James Bird,[70] ditto
Mr. Charles Bird, ditto
Sig. Gio. Buonsignori, ditto
Mr. Browne, ditto
Sig. Guis. Braccini, Pisa
Sig. Guis. Bracchieri
C.
Mr. David Cacese, Leghorn
Mr. Thomas Cobley,[71] ditto
Sig. J. B. Clannetti, ditto
D.
Mr. John Darby,[72] Leghorn
Mrs. Darby,[73] Leghorn
Mr. Downson, ditto
Mr. John Drake,[74] ditto
Mr. Anth. Desmaretz,[75] ditto
Mr. William De Jeney[76]
E.
Mr. John Edge, Leghorn
Mrs. Earle – 10 copies[77]
F.
Mrs. Franck,[78] Leghorn
Mr. Ab. Fonnereau,[79] ditto
Mr. R. W. Filippi, Leghorn
Mr. J. S. Falke, ditto
Mr. R. Fulger, ditto
G.
Mr. Green, Leghorn
Mr. Thomas Gerrard, ditto
Mr. Loyle Gibbs, ditto
Mr. Ab. Gibbs, ditto
Mr. Joach. Grabien,[80] ditto
The Three Miss Gordons[81]
H.
Mr Thomas Hall,[82] Leghorn
Mr. Henry Holst,[83] ditto
K.
Mr. Koster,[84] Leghorn
L.
Mrs. Leane, Leghorn
Mr. Latouche, ditto
Mr. Thomas Lord, ditto
Miss Eliza Lys
Miss Ann Le Marchant
Mr. Peter Le Marchant
Mr. Thomas Le Marchant
Mr. John Le Cocq
Mr. J. Lugan[85]
M.
M. Misler, Leghorn
Miss Martin,[86] ditto
M. Mayer,[87] ditto
M. Ann M. Martens, ditto
M. J. Montefiore,[88] ditto
Mrs. Mordwinoff,[89] ditto
Mrs. T. Maingy
Mr. N. Maingy
Miss Maingy

Mr. T. Maingy
N.
Mr. Nolte,[90] Leghorn
P.
Miss Perryman,[91] Leghorn
Mr. Thomas Panton,[92] ditto
Mr. P. Polhill,[93] ditto
Mr. Robert Porter,[94] ditto
Mr. Richard Pryce, ditto
Mr. Charles Pfisher,[95] ditto
Mrs. Partridge,[96] ditto
Miss Purbeck, Leghorn
Mr. Priaulz, ditto
Mrs. Thomas Panton jun.,[97] ditto
Mr. Pietri, Pisa
R.
Mr. Raguineau,[98] Leghorn
M. Riltiet,[99] ditto
M. Esh. Riesch, ditto
M. Elias Rabateau, ditto
Mrs. Renner,[100] ditto
Mr. Geo. Renner,[101] ditto
Miss Robey, ditto
Lieutenant Colonel Rooke
S.
J. P. Schultesius,[102] Leghorn
M. Smith,[103] ditto
M. Ann Smollett,[104] ditto
Mr. Sapte,[105] Leghorn
Mr. Thomas Stefanelli, ditto
Mr. James Stuart,[106] ditto
Mr. Stephen Sullivan[107], ditto
Mr. Jos. Streinerborg, ditto
Miss Sapte,[108] ditto
T.
M. Torngreau,[109] Leghorn
Mr. James Thompson, ditto
Mr. Jos. Turner, ditto
Mr. David Trasler,[110] ditto
Mr. H. Tupper
Mr. Geo. Tate[111]
U.
Mrs. Ulrich,[112] Leghorn
Mr. John Udney jun.,[113] ditto
Mr. Udney (consul),[114] ditto
W.
Mr. Fred. Wienholt, Leghorn
Mr. J. R. Wilson
Captain P. W. Webber
Mr. John Woolfenden, Leghorn
Mr. Jos. Weinmann, ditto
M. L. D. Windsor, ditto
Z.
Marquis Zagarelli, Leghorn

Annexe 2


Hans Rudolf Schinz Zürich 1705- Zürich 1760 négociant
Regula Ott Zürich 1707 Zürich 1766
Hans Heinrich von Orelli Zürich 1707- Zürich 1779 négociant
Regula Ott Zürich 1709 Zürich 1788
Lewis Evans Gent. Llangwnadl 1700- New York ./06/1756 géographe
Martha Hoskins Phil^e ./02/1747
Zürich
Zürich
Dublin
Phil^e 21/01/1744
Hans Caspar Schinz Zürich 20/04/1729- Zürich 15/02/1790 capitaine
Esther von Orelli Zürich 25/02/1731- Zürich 29/09/1780
David Barry Esq. Dublin .- Pise 15/10/1781 capitaine
Amelia Evans Phil^e 28/10/1744- Hythe ./05/1835 écrivain
Zürich 15/06/1755
Jean Rodolphe (1763-1852)
Tunis 1770
Amelia (Irlande 1771–avant 1834), religieuse
David (Smyrne 1772–après 1834), négociant
Philotesia (Tunis 1774–Pise 1784)
Henrietta (Tunis 1776–Livourne 1779)
Anna Affricana (Tunis 1778-Crespina 1820)
Carolina (Pise 1781–Livourne 1834), célib.
Jean Rodolphe Schintz Zürich 07/10/1763- Livourne 20/07/1852 négociant
Anna Affricana Barry Tunis 10/04/1778- Crespina 09/09/1820 possédante
Livourne 16/04/1799
Henri Rodolphe (Liv 22/12/1803–Florence 12/04/1856), célibataire, négociant
James Alfred (Liv. 20/10/1805–Liv. 05/11/1805)
Amelia Elisabetta (Liv. 23/10/1806–Liv. 07/12/1895), mariée, possédante
Thomas Barry (Liv. 12/12/1808–Liv. 25/11/1809)
Charles Eugène (Liv. 20/07/1811–Liv. 09/04/1895), marié, médecin-chirurgien
Adrian William (Liv. 15/03/1818–Florence 22/10/1841), célibataire
Giuseppe Tausch Autriche 1774- Liv. 21/12/1852 consul gén. d'Autriche
Arcangiola Castelli
Agostino Kotzian Brünn 19/08/1792- Livourne 18/04/1878 négociant
Eugénie de Lamorte Genève 30/09/1801- Livourne 06/12/1879
?
Genève 01/10/1822
Jean de Tausch Livourne 1852/4 vice-consul d'Autriche
Amelia Elisabetta Schintz Livourne 23/10/1806 Livourne 07/12/1895 possédante
Charles Eugène Schintz Livourne 20/07/1811 Livourne 09/04/1895 médecin-chirurgien
Adelia Ugolina Kotzian Livourne 25/04/1829- Livourne 21/03/1890
Trieste ./02/1836
Livourne 01/02/1849
Arcangiola décédée en bas âge
Eugénie Johanna Augusta (Liv. 20/01/1850-Mouleydier 29/01/1938)[119]
Antoine Henri Rodolphe (Liv. 22/05/1853-Liv. 20/11/1894), célib., négociant

NOTE

[1] Thomas Hall (1750-1825), desservant de l'Eglise d'Angleterre à Livourne de 1784 à sa mort. Les *Chapel Registers* constituent une mine de renseignements sur la *Nazione inglese* (*Chapel Registers* 1 (1707-1783) & 2 (1784-1824): PRO RG33/116 & RG33/117, The National Archives, Richmond; Ms 23782 Guildhall Library, London).

[2] U. Canessa, *'Antichi esercizi di Livorno. Frammenti di Storia'*, Rivista del Comune di Livorno, 40, 2002, pp. 21-42.

[3] Benjamin Franklin (Boston 06/01/1706 – Philadelphie 17/04/1790). L'*American Philosophical Society* (APS) a publié en 2003 le 37ème volume (16/03/82-15/08/82) de l'édition complète des *Papers of Benjamin Franklin* (*PBF*). Pour les index: http://www.yale.edu/franklinpapers/. Les pièces non encore publiées dans la collection sont répertoriées dans Isaac Minis Hays, *Calendar*, 1908, catalogue complet avec un résumé de chacune d'elles, de libre accès sur http://www.amphilsoc.org/library/mole/f/franklin/hays.htm

[4] Robert R. Rea, 'Amelia Evans Barry and Gov. Pownall's Map: An Episode in International Biblio-philanthropy', *Indiana Quarterly for Bookmen* 5, 1949/1

[5] J. Ingamells, *Dictionary of British and Irish Travellers in Italy (1701-1800)*, Yale University Press, 1997.

[6] Ce qui répond au vœu exprimé par Devoney Looser, *British Women Writers and the Writing of History, 1670-1820*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 2000, p. 16: *Countless female-authored essays, secret histories, conduct-books, biographies, memoirs, travel narratives, historical translations, fictional narratives, and poems (...) contributed to the development of history writing during the long eighteenth century. It is imperative that we begin to count, categorize, and comment on them*.

[7] *Livre d'Henri Schintz*: manuscrit inédit de 270 pages, rédigé entre 1830 et 1856, renseignant sur les tribulations du négociant entre les ports italiens, les Etats-Unis, le Brésil, avec de nombreuses informations sur Livourne et la Toscane.

[8] Les données généalogiques tirées des archives dépouillées par Matteo Giunti sont de libre accès sur https://gw.geneanet.org/alivornesi (notes de recherche en accès réservé).
Les citations d'Amelia Evans Barry ont été maintenues dans leur anglais originel. Les citations annexes insérées dans le texte ont été traduites en français, à l'exclusion de celles qui figurent en note.

[9] Comme le remarque Peter Earle (homonyme de l'exécuteur testamentaire d'Amelia), *The Making of the English Middle Class: Business, Society and Family Life in London, 1660-1730*, Berkeley, University of California Press, *1989, p. 7: Service as an apprentice was the normal route to a business career in London (...) historians have discovered that in relatively prestigious London livery companies, such as the Grocers, Goldsmiths and Fishmongers, over a quarter of all apprentices described themselves as the sons of gentlemen (...)*.

[10] *Livre d'Henri Schintz*, pp. 50-52.

[11] X/POOLE/3234, in http://www.amlwchdata.co.uk/amlwch%20references.htm.

[12] H. L. Gipson, *Lewis Evans*, Philadelphia, Historical Society of Pennsylvania, 1939, p. 2: *His writings leave one with the impression that he had personal knowledge of such places as India and South America*.

[13] W. Klinefelter, *Lewis Evans and His Maps* (Transactions 61, 7), Philadelphia, APS, 1971, p. 9.

[14] M. Platania, 'Formes de la liberté: images politiques des Indiens d'Amérique dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle', *Cromohs* 10, 2005, pp. 1-9, note que Lewis Evans, tout en n'abandonnant pas la logique de domination coloniale, infléchit l'analyse politique traditionnelle. http://www.cromohs.unifi.it/10_2005/platania_indiens.html

[15] Du moins pas avant 1790. Voir sa lettre du 18/05/1789 à son amie d'enfance Sarah Franklin Bache (*Sarah Franklin Bache Papers*, B 1245, APS).

[16] Lettre à Mrs. Moore, veuve du Dr. Charles Moore de Philadelphie, Tunis, 20/11/1769, in *Pennsylvania Magazine of History and Biography* 19, 1895, p. 530: *I borrowed some money of my good friend Mr Franklin, & purchased a variety of bagatelles, &, in short, with what I had with me I was decently equipped for my new expedition.*

[17] Lettres des 18/02/1766 et 06/03/1766 (*PBF* 13, 1969, pp. 163-164 et 194-195).

[18] *PBF* 20, 1976, p. 383. Traduction.

[19] *PBF* 21, 1978, p. 247. Traduction.

[20] Lettre du 30/06/1778 (*PBF* 26, 1987, p. 589).

[21] *Ibid*., p. 586.

[22] REA, p. 15.

[23] Amelia le remercie dans sa lettre écrite de Livourne le 31/12/1779 (*PBF* 31, 1995, pp. 301-304).

[24] Lettre du 03/04/1784 (XXXI, 133, in *Calendar*).

[25] Sarah Franklin Bache (1743-1808), fille des époux Franklin, amie d'enfance d'Amelia Evans Barry.

[26] Lettre du 10/12/1784 (XXXII, 202, in *Calendar*).

[27] *Maria, a Persian Slave*, t. 2, pp. 187-188.

[28] *PBF* 24, 1984, p. 259. L'incident londonien de la bastonnade infligée à Franklin par Wedderburn en pleine séance du Conseil privé du Roi, le 29 janvier 1774, au moment de la 'guerre du timbre' est bien restitué dans la biographie écrite par Bernard FAY en 1931: *Benjamin Franklin, citoyen du monde*, Paris, Calmann-Lévy, p. 120.

[29] Lettre du 01/10/1780 (*PBF* 33, 1997, pp. 242-244).

[30] REA, p. 8.

[31] XXXVI, 115, in *Calendar*.

[32] En 1786 et 1787, Amelia Barry (Jr) est enregistrée en tant que 'protestante', comme pensionnaire de la *Casa Pia dei Poveri* de Livourne (ASL, G1214, 923 & 987). Sa mère est opposée à son projet de conversion, mais la jeune fille obtient la protection de la Grande-duchesse de Toscane.

[33] F. Pera, *Curiosità Livornesi Inedite o Rare*, Livourne, Giusti, 1888 (rééd. Bastogi, 1971), p. 482.

[34] *Memoirs of Maria, a Persian Slave*, Londres, Robinson, 1790, 2 tomes.

[35] N. Brooke, *Observations on the Manners and Customs in Italy by a Gentleman Authorised to investigate the Commerce of that Country with Great-Britain*, Bath, Cruttwell, 1798, p. 171, lettre XLVI (Naples, 12/06/1794).

[36] Cfr. note 5.

[37] C'est le cas de plusieurs autres classiques de la littérature anglaise du 18ème siècle figurant sur le microfilm qui a permis d'avoir accès au texte du roman d'Amelia Evans Barry. Pour le microfilm, disponible à Göttingen, Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek, cote MA 83-57 : 332: *The Eighteenth Century,* reel 332, Woodbridge, Conn., Research Publications, Inc., 1983.

Une traduction française intitulée *Les infortunes de Maria, esclave persanne* est parue à Paris en 1796. La Newton Library, Cambridge University, UK, possède un exemplaire de cette traduction, ainsi que d'une réédition de l'ouvrage original (Dublin, 1801).

http://newton.lib.cam.ac.uk

[38] Ingamells, p. 57.

[39] *Maria, a Persian Slave*, t. 2, pp. 107-108.

[40] Testament du 04/11/1834, in *Livre d'Henri Schintz,* pp. 11-12; Public Record Office, Londres, PROB 11/1846, pp. 192-193.

[41] *Maria, a Persian Slave*, t. 2, pp. 125s.

[42] *The Critical Review* NS n° 1, March 1791, Monthly Catalogue, pp. 349-350, on *Memoirs of Maria, a Persian Slave*, 2 *Vols*. 12*mo*. 5*s*., Robinsons, 1791: *(...) The second volume we were particularly pleased with.*
La revue littéraire avait été créée quelques décennies plus tôt par le romancier Tobias Smollett (1721-1771) qui vécut ses dernières années à Montenero et dont la tombe surmontée d'une colonne de marbre blanc a attiré les visiteurs anglo-saxons épris de littérature au vieux cimetière anglais de Livourne.

[43] Un poème, aujourd'hui perdu, joint à sa lettre du 31/12/1779 à Franklin, vantait son exemple.

[44] Lettre du 24/03/1784 (XXXI, 122, in *Calendar*).

[45] FA Lav Ms 523.49-50 (1790-1793) & FA Lav Ms 577.22 à 29 (1793-1798), Zentralbibliothek, Zürich.

[46] Robert Smith, clerc de la Trésorerie britannique, ne dédaigne pas de traiter avec les Français, ce qui, en cette période de troubles, n'est pas négligeable (M. Poniatowski, *Talleyrand et le Directoire 1796-1800*, 1982, p. 313).

[47] Testament d'Anna Africana Barry Schintz, Livourne, 03/05/1818 (*Livre d'Henri Schintz*, pp. 12-13).

[48] Les almanachs édités pour la ville et le port de Livourne permettent aussi de retrouver les noms des négociants domiciliés San Marco n. 499.

[49] Nous remercions Alessandra della Pace Francesconi qui a fourni des copies des transactions ultérieures mentionnant l'inscription hypothécaire et ses conséquences judiciaires.

[50] Baptême du 28/01/1804. Le parrain, Salomon von Orelli, oncle maternel de Jean Rodolphe Schintz, est représenté par l'ami David Traxler (*Chapel Register* 2, p. 38).

[51] Testament de James Partridge (*Chapel Register* 2, pp. 290-295).

[52] G. Panessa-M. Del Nista, *Intercultura e protestantismo nella Livorno delle nazioni*. *La congregazione olandese-alemanna*, Livourne, Debatte, 2002, p. 163; V. Marchi-U.Canessa, *Duecento anni della Camera di Commercio nella storia di Livorno*, Livourne, Debatte, 2001, vol. 1 (1642-1860), p. 148.

[53] Villa Freccia (Pera, p. 482, note), aujourd'hui Villa Ombrosa (R. Ciorli, *Le ville di Montenero*, Livourne, 1986, p. 186). R. Ciorli, *Livorno - Storia di Ville e Palazzi* (Cassa di Risparmi di Livorno), Ospedaletto, Pise, Pacini, 1994, p. 111, relève le style anglais du rez-de-chaussée de la villa et s'étonne de son cimetière d'animaux. Le rapprochement que nous avons pu opérer entre ces diverses informations résout l'énigme.

[54] S. Marzagalli, '*Les boulevards de la fraude*'. *Le négoce maritime et le Blocus continental, 1806-1813. Bordeaux, Hambourg, Livourne,* Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, pp. 252-253.

[55] Bulletin du 03/06/1813, Minutes des bulletins de police, 1813, ANP, F7 3730. Cfr. J.P. Filippini, 'Le conseguenze economiche e sociali della dominazione francese sulla vita del porto di Livorno', in *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, I. Tognarini dir., Naples, 1985, p. 330, note 28.

[56] Pera, p. 484, d'après Santoni, *Memorie*, vol. 12, pp. 159s.

[57] *Livre d'Henri Schintz*, pp. 54-55.

[58] *Collezione di memorie storiche Livornesi e Pisane raccolte da Oreste Minutelli*, Biblioteca Labronica, Livorno.

[59] *Il libro rosso della Comunità olandese-alemanna a Livorno*, copie à l'Archivio di Stato di Livorno.

[60] *Chapel Register* 2, pp. 290-295.

[61] *Livre d'Henri Schintz*, pp. 238-239.

[62] *Livre d'Henri Schintz*, p. 48, d'une part, pp. 38, 54-55 & 196-197, d'autre part.

[63] F. Cagianelli, 'Tra Livorno e Parigi : i profetti della modernità', in F. Cagianelli-D. Matteoni, *Livorno, la costruzione di un'immagine. Tradizione e modernità nel Novecento*, Milan, Silvana, 2003, pp. 123s.

[64] Hélène Koehl est arrière petite-fille de l'arrière petite-fille d'Amelia Barry. Les coauteurs, tous deux descendants du couple Agostino Kotzian et Eugénie de Lamorte, remercient vivement Monsieur le Professeur Romano Paolo Coppini, Direttore del Dipartimento di Scienze della Politica dell'Università di Pisa, pour ses encouragements et sa disponibilité.

[65] Membre du parlement irlandais 1776-1800 (Ingamells, p. 21).

[66] Lire Bower.

[67] James Barnet, parrain de Frederick Barker, fils de William (26/09/1790, *Chapel Register* 2, p. 10). Cf. Mr. B.

[68] Au printemps 1794, Mr. et Mrs Brooke louent leur maison à Amelia Barry.

[69] Beau-frère de John Darby, ami du général comte Nicholas Mordwinoff, officier de marine en Amérique du nord, en Russie et aux Indes, reçu aux cours de Toscane et de Naples, décédé en 1801. Le 16/04/1785, le révérend Thomas Hall marie John Darby avec sa sœur Mary Blackett et son ami Nicholas Mordwinoff avec Harriett Cobley, sœur d'Elizabeth Partridge (*Chapel Register* 2, p. 117).

[70] Les deux frères Bird travaillent en association à Livourne. En 1786, James Bird a succédé à William Orr. En octobre 1787, Isaac Grant, 17 ans, était apprenti chez lui (Ingamells, p. 92).

[71] Plus jeune frère d'Elizabeth Partridge, Sir Thomas Cobley, devenu général au service de la Russie, s'illustre à la bataille d'Ismaïlia. Le village de Coblifka, près d'Odessa dont il fut gouverneur, lui doit son nom (Pope, Willard Bissell éd., *The Diary of Benjamin Robert Haydon*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1960-1963, t. 2, p. 90, note 2). Jean-Pierre Vieusseux fait la connaissance du général Cobley et de sa fille Laodovika, à Odessa, durant l'hiver 1816-1817 (G. P. Vieusseux, *Journal-itinéraire de mon voyage en Europe (1814-1817)* (GSLV 6), a cura di Lucia Tonini, Florence, Olschki, 1998, p. 117).

[72] John Darby (1751-07/12/1790), frère de Mary "Perdita" Robinson, favorite du futur roi Georges III, envoyé comme apprenti en 1765, devenu '*honorable négociant*' à Livourne, meurt en laissant '*une veuve avec de jeunes enfants et un frère*' (Inscription funéraire au vieux cimetière anglais).

[73] A la mort de son mari, Mary Blackett Darby continue le négoce sous la raison Mary Darby.

[74] De la société Earle, Hodgson & Drake.

[75] Anthony Desmaretz (Livourne 1744 – Livourne 1807), descendant de huguenots français émigrés à Genève, membre de la *British Factory*, marié (1771) à sa cousine Anne Louise Raffinesque. Témoins: Otto Franck, gouverneur de la *Nazione olandese-alemanna*, Louis Pierre Martin, William Ragueneau, George William Renner, Louis Rilliet, Peter Sapte (*Chapel Register* 1, p. 15).

[76] William De Jongh, consul de Hollande.

[77] Mr & Mrs Earle sont des proches d'Amelia Barry. Les frères Earle, de Liverpool, tiennent une maison de commerce à Livourne depuis 1782 sous la raison Earle, Hodgson & Drake, avec une succursale à Gênes (Ingamells, p. 328).

[78] Catherine Elizabeth Perryman (1727-1798), mariée (1747) à Otto Franck, de Hambourg, feu gouverneur de la *Nazione olandese-alemanna*.

[79] Abel Fonnereau, descendant de huguenots émigrés, membre de la *British Factory*.

[80] Giovacchino Grabien, consul de Suède et de Norvège.

[81] Charles Gordon fut consul britannique à Tunis.

[82] Thomas Hall (Philadelphie 1750 – Livourne 1824), *British Chaplain*, marié (1786) à Mary Ann Kleiber, fille de Giovanni Kleiber, négociant allemand à Livourne. Témoins: John Drake, Willis Earle, Abel Fonnereau et Daniel Ragueneau (*Chapel Register* 2, p. 120).

[83] Négociant originaire de Hambourg.

[84] John Adolphus Koster, négociant allemand marié (1797) à Maria Antonietta Amelia Sapte (Berlin 1778 – Livourne 1820), issue d'une famille huguenote de Pignan près de Montpellier. Témoins: cav. Giuseppe Alexandre, Dr. Giuseppe Braccini, Anthony Desmaretz, L. D. Desmaretz, Robert Otto Franck, Isaac Grant, Cav. Avv. Antonio Michon, Thomas Panton, Giacomo Partridge, Daniel Ragueneau, John J. Rilliet, Martha Sapte (*Chapel Register* 2, p. 130).

[85] James Logan, originaire de Philadelphie.

[86] Fille de Louis Pierre Martin, négociant à Livourne, décédé 1766, et de Jeanne Marie Françoise Sapte (1735-1784).

[87] Benedetto Giacomo Mayer (1760-1827), marié à Caroline Isabeau Masson (1771-1847), père d'Edoardo, Eugenio et Enrico.

[88] Joseph Elias Montefiore (1759-1804), père de Moses Montefiore (1784-1885) qui, par son travail de collectionneur, est un des pères du judaïsme moderne.

[89] Harriett Cobley, mariée (1785) au capitaine comte Nicholas Semenovitch Mordwinoff (1754-1845). En 1816, à Saint-Pétersbourg, Jean Pierre Vieusseux est reçu par Mordwinoff devenu amiral chargé de l'amirauté de la Mer Noire. (Vieusseux, pp. 82, 86, 114 et 311).

[90] Gio Ottavio Nolte, consul de Hambourg.

[91] Mary Ann Perryman, sœur de Mrs Franck, décédée en 1817 (*Chapel Register* 2, p. 303).

[92] Thomas Panton Sr Esq., membre de la *British Factory*, décédé en 1796. Son testament figure dans le *Chapel Register* 2, pp. 252-253.

[93] Robert Polhill (1755-1815) Esq., chirurgien à Livourne, médecin auprès de *H. B. M. Naval Hospital* et de la *British Factory*, marié (1785) à Mary Ann Clee.

[94] Robert Porter Esq. (1760-1813), négociant (Porter & Huddart), marié (1790) à Marta Pattee Middell ou Mitchell, puis (1811) Wilhelmina Porter, fille de Robert Porter de Civitavecchia (*Chapel Register* 2, pp. 140-141). Témoins: Robert Polhill, Joseph Denham (associé des frères Earle), William Moore.

[95] Charles Pfister.

[96] Elizabeth Cobley (ap. 1749-ap. 1825), épouse de James Partridge, un des principaux négociants anglais de Livourne, fille aînée du révérend Benjamin Cobley recteur de Dodbrook, Devon, et de Sarah Ley.

[97] Thomas Panton Jr, fils unique et héritier de Thomas Panton Sr Esq., marié (1792) à Louise Jane Desmaretz (1775-1811) fille d'Anthony Desmaretz. Témoins: Anthony Desmaretz, Thomas Panton Sr, Jean Jacques Rilliet et Peter William Torngreau (*Chapel Register* 2, p. 122).

[98] Daniel Ragueneau (1746-1805), fils de Henry Charles Ragueneau, d'une famille de négociants huguenots (son parrain Philip Ragueneau est parisien; des cousins sont établis à Londres), membre de la *British Factory*, marié (1784) à Mary Ann Lane (*Chapel Register* 2, p. 117).

[99] Jean Jacques Rilliet (Genève 1731 – Pise 1815), négociant suisse.

[100] Ann Curry, de Newcastle, amie intime d'Ann Lascelles Smollett, mariée (Florence 1769) au banquier George William Renner, 61 ans. Témoins: Ann et Tobias Smollett et Signora Vannini, née Mary Boyd qui tient à Florence un hôtel fréquenté par les Anglais. Elle décède en 1811. Son testament figure dans le *Chapel Register* 2, pp. 282-287: elle offre 3 sequins pour une bague à une longue liste d'amis parmi lesquels de nombreux souscripteurs ainsi que Mrs Schintz (Anna Africana Barry).

[101] George William Renner (1705-1790), de Brême, négociant et banquier naturalisé Anglais, agent de Tobias Smollett pendant le séjour de l'écrivain en Italie.

[102] Arrivé d'Erlangen à 25 ans, Johann Paul Schultesius est le premier pasteur (1773-1816) de la *Congregazione protestante luterana e calvinista olandese e alemanna*.

[103] Ancien consul britannique à Alep, Charles Smith (1732-1791) meurt avant d'avoir pu rentrer en Angleterre et est enterré au vieux cimetière anglais (Ingamells, p. 866).

[104] Ann Lascelles, veuve de l'écrivain écossais Tobias Smollett (1721-1771) et amie intime d'Ann Curry Renner. Elle décède en 1791.

[105] Fils de Francis Sapte (1683-1749) et de Françoise Desmaretz (1702-1769), frère de Miss Martha Sapte et oncle de Miss Martin.

[106] Ami d'Amelia Evans depuis leurs jeunes années tunisiennes.

[107] Mr et Mrs Sullivan sont signalés à Livourne en mai et juin 1790 (Ingamells, p. 913).

[108] Martha Sapte (1738-1811).

[109] Peter William Torngreau.

[110] David Traxler, négociant suisse, associé du Zurichois Jean Rodolphe Schintz, lui-même futur associé de James Partridge et futur mari d'Anna Africana Barry. Les deux amis s'inscriront la même année (1801) comme membres de la *Congregazione olandese-alemanna* de Livourne. En 1790, Jean Rodolphe Schintz ne réside pas encore à Livourne (*Elenco* in Panessa & Del Nista, p. 163).

[111] Père de Mary Tate, amie et exécutrice testamentaire d'Amelia Barry.

[112] Jeanne Pasteur (1754-1824), fille aînée de Jean Marc Paul Pasteur (Genève 1717 – Livourne 1784) et de Jeanne Durade (1730-1792), mariée (1785) à Gio. Cristofano Ulrich, consul de Danemark (*Chapel Register* 2, p. 118).

[113] John Udny Jr (1750- Fiume 1802), vice-consul britannique, marié à Agnese Tarabusi, puis Costanza Astrandi, enterré au vieux cimetière anglais de Livourne.

[114] John Udny (Aberdeen 1727 – Londres 1800), consul britannique à Venise, puis à Livourne (1776-1796), collectionneur et marchand d'art, marié (Pise, 1777) à Selina Shore Cleveland. Il a enregistré le décès du capitaine David Barry, le 15/10/1781. Le 28/03/1794, Sarah Bentham, l'épouse du philosophe Jeremy Bentham, dîne chez lui en compagnie des capitaines Eyre et Sutherland (Ingamells, pp. 345 et 915). Fin mars, elle rencontre à Livourne Mrs (Amelia) et Miss Barry (Ingamells, pp. 57, 345, 915, 961-963).

[115] Tous les descendants actuels de Lewis Evans et Martha Hoskins sont issus du mariage (Livourne 01/10/1868) d'Eugénie Schintz et d'Edouard Carl Hector Julius Müller (Gênes 05/06/1843 – Paris 8e 30/03/1907), citoyen suisse (Herisau), négociant.